

trésors ignorés de sensibilité, d'abnégation, de vertu, souvent héroïques, que l'amour eût révélés à l'époux qu'elles auraient aimé... Ah ! ceux-là, encore plus qu'elles, il faut les plaindre, car ils ne savent pas ce qu'ils perdent !

— Croyez-moi, madame... il est d'autres hommes à plaindre encore... Ce sont ceux-là qui à peu près heureux... jusqu'au moment où une révélation soudaine... je ne veux pas dire une fatale comparaison, leur ayant montré la vanité de leur bonheur passé... reconnaissent l'impossibilité de leur bonheur à venir... Il en est ainsi de moi...

— De vous, monsieur !

— Ah ! pourquoi, au lieu d'épouser une jeune fille à qui j'impose, qui se défie de moi, que je glace, n'ai-je pas épousé une de ces femmes qui joignent aux charmes de la jeunesse, la raison, la solidité d'esprit de l'âge mûr !

J'avais, malgré moi, accentué si vivement ces mots, que j'espérai ou plutôt que je craignis d'avoir été compris par Mme Raymond ; mais elle était si éloignée de cette pensée qu'elle se mit à rire et me dit en haussant les épaules :

— Une femme de mon âge, n'est-ce pas !... voilà ce qu'il vous fallait !... Est-il possible, monsieur Fernand, de pousser si loin la méconnaissance du bonheur que l'on a ! Mais, de grâce, parlons sérieusement... et pardonnez-moi de vous avoir un peu ri au nez à l'endroit de votre invocation aux femmes de quarante à cinquante ans... Croyez-moi, il dépend de vous d'être le plus heureux des hommes, de vous faire adorer de votre femme... Pensez-vous que j'aurais abordé avec vous un sujet si délicat, si grave..., sans savoir ce que je faisais... où je tendais... Mon Dieu ! quel autre but puis-je avoir ! sinon de tâcher de vous prouver ma reconnaissance..., à vous..., à vous qui sauvez en ce moment la vie de mon fils... — ajouta Mme Raymond, les yeux humides de larmes, car sans votre généreuse hospitalité Jean serait mort en prison des suites de sa blessure ! Aussi, je le disais ce matin à votre chère femme, mon seul désir est que mon séjour ici, fût-il de courte durée, ne vous soit pas inutile à tous deux.—Allons, ajouta-t-elle avec un sourire enchanteur, — allons, monsieur Fernand, soyez donc raisonnable, ainsi que je vous disais il y a onze ans... chez moi... faubourg Saint-Antoine... vous savez ? quand vous étiez écolier, et que je vous faisais de la morale ? Laissez-moi vous en faire encore un peu, la même différence d'âge m'autorise à continuer mon rôle de mère-grand. Eh ! mon Dieu ! je ne vous blâme qu'à demi ; vous suivez l'erreur général. Aux yeux du monde, votre conduite envers votre femme serait rigoureusement irréprochable ; vous êtes poli pour elle, rien ne lui manque. Que peut-elle désirer de plus ? Mais vous avez trop de droiture, trop de cœur,

pour ne pas sentir qu'une femme comme la vôtre mérite mieux que cela.

— Mon Dieu ! que voulez-vous que je fasse ? Ce que vous me dites d'elle me bouleverse, me confond.

— Votre conduite est toute simple, soyez bon, soyez tendre pour Albine ; ne vous tranchez plus dans votre froide dignité ; ne traitez plus cette pauvre enfant si timide du haut de votre expérience de la vie ; ne soyez pas envers elle comme un grave tuteur avec sa pupille ; soyez, au contraire, le plus possible de l'âge d'Albine... Au lieu de lui imposer, attirez-la, charmez-la, réchauffez ce pauvre jeune cœur, et vous verrez fondre comme par miracle cette glace qui vous sépare l'un de l'autre ! faites-vous aimer, enfin, au lieu de vous faire supporter, ou même respecter ; il en est temps encore, Albine n'a pas dix-neuf ans... tout ce qu'il y a en elle de sensible, d'affectueux, de passionné, ne demande qu'à s'épanouir à votre souffle... Ne craignez pas d'eux de sa part l'importunité de sa tendresse... j'ai pourvu à cela...

— Que dites-vous, madame !

— Demain, vous saurez mon secret ; vous n'aurez donc pas à redouter, je vous le répète, l'indiscrétion d'une tendresse oisive. Seulement, monsieur Fernand, encouragez cette aimable enfant, soutenez-la dans la bonne voie que je lui ai tracée, utilisez au profit de votre bonheur à tous deux cette noble exaltation que donne l'habitude des actions et des pensées généreuses... Louez-la si tendrement, qu'en vous écoutant elle soit encore plus heureuse que fière de ses douces vertus... ; que le sentiment du bien, du juste et du beau se confonde pour elle avec son amour pour vous, qu'elle connaisse enfin par vous l'enivrant bonheur d'aimer, d'être aimée... En un mot, tenez, d'aujourd'hui... faites la cour à votre femme... vous êtes si bien placé pour cela,—ajouta Mme Raymond en souriant avec finesse,—vous avez tant d'avantages... Pas de jaloux, pas de rivaux... Ah ! si j'étais à votre place... je voudrais devenir l'amant de ma femme..., et, avant un mois, me faire adorer d'elle...

Il y avait un charme si persuasif dans les paroles de Mme Raymond ; elle prêtait au devoir, à la raison, un langage si attrayant ; sa voix, sa figure, son accent, toute sa personne, enfin, exerçaient sur moi un si inconcevable ascendant, que je l'ai subi, non moins soudainement qu'il y a onze ans, lorsque, fasciné par cette femme étrange, je prenais la résolution d'entrer avec Jean à l'école des Arts-et-Métiers, au lieu de suivre l'état militaire.

Ma résolution de ce matin, malgré la promesse jurée, sera-t-elle aussi vaine que ma résolution d'il y a onze ans ? Je ne sais, mais à la voix de Mme Raymond, je suis revenu à moi-même, j'ai senti la folie de mon amour

pour elle, la justesse de ses conseils auxquels mon instinct de jalousie contre Jean donnait une nouvelle autorité ; enfin, frappé de ce qu'il y avait de piquant dans cette idée, après environ une année de mariage : de devenir l'amant de ma femme, de la voir se révéler à moi sous un jour nouveau, je me suis résolu de suivre les avis de Mme Raymond, et je lui ai répondu sincèrement, et du plus profond de mon cœur :

— Oui, oui, madame, vous avez raison ; j'ai honte et regret de ma conduite envers Albine ; je voyais dans cette conduite un gage de sécurité pour l'avenir ; je me trompais sans doute. Et quand même j'aurais vu juste, je raisonnais avec un cruel égoïsme. Votre voix m'éclaira : oui, Albine connaîtra le bonheur d'aimer, elle le goûtera sans crainte, sans remords. Quoi qu'il arrive, j'aurai du moins agi en homme de cœur, puisque vous, madame, vous m'aurez dit : C'est bien, je suis contente.

— Et je vous le dis, monsieur Fernand : C'est bien, je suis contente, reprit Mme Raymond avec émotion, et me tendant la main. Oui, vous êtes un homme de bon et digne cœur, et c'est toujours à ce cœur qu'il faut s'adresser, jamais son premier mouvement ne vous trompe !

Et Mme Raymond m'a serré cordialement la main.

Ce que j'ai éprouvé en répondant à la pression de cette petite main, si douce, si charmante, est inexprimable. J'ai senti le sang m'affluer au cœur et au visage, malgré ce que je venais de dire à Mme Raymond sur mes sages résolutions. Heureusement, nous avons rencontré Charpentier, qui a continué la promenade avec nous.

XLIV.

Albine à Hermance.

Ah ! mon amie, quel bonheur pour moi d'avoir suivi les conseils de Mme Raymond ! Elle m'a ressuscitée.

J'étais morte..., et je vis. Voilà tout.

Je t'ai souvent dit dans quel morne engourdissement mes journées se passaient autrefois. Voici le simple récit d'une journée qui datera dans ma vie, et qui a été suivie de journées non moins charmantes.

En comparant le présent au passé, tu feras toi-même les commentaires.

Il y a donc de cela huit jours, le lendemain de mon long et sérieux entretien avec Mme Raymond, nous sommes sorties toutes deux de bon matin pour aller à l'église ; il faisait un temps magnifique ; le chemin est ravissant ; une longue allée de platanes conduit du château presque jusqu'au village ; à gauche, s'étend une jolie vallée, au fond de laquelle coule

un large et rapide ruisseau, bordé de saules, retenu çà et là par des barrages naturels formant autant de cascades ; de grands bois de chêne, derrière lesquels se levait le soleil, ombragent la crête de la colline...

— Mon Dieu ! madame, — dis-je à Mme Raymond, — Voyez donc ce joli paysage ! Ici comme il est frais et d'une éclatante verdure ! tandis que là bas il semble à demi voilé d'une gaze... C'est la vapeur des prés aux premiers rayons du soleil... Voyez donc, à mesure qu'il monte et brille sur la chute d'eau, elle prend toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Mon Dieu ! quelle vue charmante ! Et puis, sentez-vous cette suave odeur des narcisses sauvages et des iris des prés ?...

— Je m'aperçois avec plaisir, chère enfant, que l'habitude ne lasse pas votre admiration, car vous devez passer chaque jour par ce chemin ?

— C'est vrai, madame... ; pourtant, je n'avais jamais joui de ce point de vue comme ce matin ; vous l'avourai-je, je l'avais à peine remarqué...

— Et où aviez-vous donc les yeux, chère aveugle ?

— Quand j'allais à l'église en voiture, je ne regardais rien..., et quand j'allais à pied, je ne songeais à regarder autre chose que le sable du chemin.

— Je comprends cela..., il faut une certaine sérénité d'esprit pour apprécier même un paysage simple et riant comme celui de cette petite vallée.

Au bout de quelques minutes de marche, au moment où nous approchions d'une misérable cabane, isolée du village, Mme Raymond, qui me donnait le bras, serra soudainement le mien, m'arrêta et me dit tout bas :

— Voyez donc... cette femme !

Tel était l'objet de l'exclamation de Mme Raymond.

Figure-toi une femme de... Au fait, il serait difficile de supposer l'âge de cette infortunée, au visage brûlé, tanné par le soleil et creusé par la souffrance... Cependant, on voyait qu'elle n'était plus très jeune, et cependant elle n'était pas encore vieille ; une mauvaise coiffe bleue cachait ses cheveux et encadrait son front ; son jupon, rapiécé de haillons, laissait voir le bas de ses jambes et ses pieds nus, couleur de brique ; sur son bras gauche, elle tenait un tout petit enfant à peine vêtu d'une chemise. Nous ne voyions cette femme que de profil. Elle semblait regarder du côté du village, comme si des yeux elle eût cherché ou attendu avec anxiété la venue de quelqu'un. Elle pleurait silencieusement, tandis que l'enfant quoique pâle et chétif, riait aux éclats en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. Enfin, aux pieds de cette femme, et assis dans la poussière de la route, deux

garçons de quatre à cinq ans, à demi couverts de haillons, jouaient avec des cailloux.

Nous échangeâmes un regard ; Mme Raymond et moi, nous nous étions comprises ; le contraste de cette malheureuse mère avec les doux éclats de rire de son petit enfant et les jeux de ces aînés nous navrait.

Ce groupe se détachait sur le fond noir de la porte ouverte ; la femme toujours attentionnée du côté du village, n'avait pas entendu le bruit de nos pas. Nous nous approchâmes plus près. Mme Raymond, pour engager l'entretien, lui dit d'une voix affable :

— Vous avez-là un joli petit enfant. Quel âge a-t-il ?

A ces mots, et à notre vue, les deux aînés se sauvèrent dans l'intérieur de la maison ; la femme passa vite sa main hâlée sur ses yeux, pour étancher ses larmes, et répondit en faisant de son mieux la révérence à Mme Raymond, qui venait de lui demander l'âge de cet enfant :

— Vous êtes bien bonne, ma chère dame, la petite va avoir un an.

— Elle a l'air gai, cela prouve que sa santé est bonne ?

— Hélas ! non, madame. Elle a les fièvres.

— Déjà ?

— Depuis cinq mois... Voyez qu'elle est pâle et mièvre...

En effet, en regardant de plus près l'enfant, nous remarquâmes sa pâleur ainsi que la blancheur de ses lèvres ; cependant elle riait, ou souriait d'un air si doux, si doux qu'on ne l'aurait pas cru souffrante.

— Jamais, au grand jamais elle ne crie, — ajouta sa mère. — Quand la fièvre la prend, elle pleure tout bas sans qu'on l'entende..., et quand le mal est passé, elle recommence à rire... Elle est si mignonne ! !...

Et, après avoir de nouveau embrassé son enfant, elle détourna la tête en portant la main à ses yeux.

— Pauvre chère petite créature, — me dit à mi-voix Mme Raymond, — elle semble sourire à la vie..., et quelle vie, mon Dieu ! sera la sienne !

— Mais, — demandai-je à cette femme, — vous ne consultez donc pas un médecin pour cette enfant ?

— Si fait, madame, le médecin est charitable ; il vient deux fois la semaine pour voir mon mari ; ce matin... je l'attends encore... il ne vient pas, cela me fait grand chagrin, car mon pauvre homme est bien mal.

— Votre mari est donc gravement malade ?

— Depuis tantôt cinq mois, ma chère dame, il ne quitte pas son lit.

— Et qu'a-t-il ?

— Ça le tient, dit le médecin, dans les poumons ; c'est une grande peine, nous si heureux ! si heureux !

— Quel métier faisait votre mari ?

— Celui de cantonnier, madame. Il avait l'entretien de la route de la Croix-Blanche à la Cavée ; trente sous par jour bien assurés, jamais de chômages ni de perte, payés chaque semaine par le gouvernement... Pensez donc, chère dame ! jamais de chômage, c'est si rare !...

— Et ce gain vous suffisait à tous ?

— Certainement, madame ; nous avions avec cela deux chèvres que mes aînés menaient au bois, et un petit quartier de terre qu'on nous louait avec la maison, et que mon mari cultivait sa journée finie. Tout d'un coup le malheur nous est venu avec la maladie de mon pauvre homme. Il a été obligé de quitter sa route, et sans la charité publique nous serions morts de faim. Depuis quelque temps il va plus mal qu'auparavant ; cette nuit il a manqué d'étouffer. C'est ce matin le jour du médecin..., et il ne vient pas ! Hélas ! mon Dieu, qu'il tarde donc !

— Votre médecin, d'où est-il, — lui demandai-je, — comment se nomme-t-il ?

— Il est de Chambly, madame. C'est M. le docteur Laurent.

— M. Laurent, à Chambly, très bien, — lui dis-je en gardant ce nom dans ma mémoire. — S'il vient ce matin, priez-le de passer à la Riballière, vous savez, ici près ; il demandera Mme Duplessis.

— Oh ! oui, madame, je vous connais bien ; vous êtes la dame du château, je vous vois passer presque tous les jours pour aller à l'église.

— Allons, courage, — lui dis-je, — votre mari ne perdra pas son emploi sur la route, ou, s'il le perd, nous lui trouverons du travail lorsqu'il sera rétabli ; vous aurez les médicaments qu'il vous faut ; et quant à votre petite fille, — ajoutai-je, — elle est baptisée, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, — dit la pauvre femme qui m'écoutait sans me comprendre encore, — oui, madame... ; c'est la sœur de mon homme qui a été marraine.

— Eh bien ! elle aura deux marraines, moi je la prends aussi pour filleule... et je me chargerai d'elle... Le voulez-vous ? quand aux deux autres petits, nous les enverrons à l'école et nous aurons soin d'eux.

— Mais, madame... — me répondit-elle les larmes aux yeux, — je ne sais pas... pourquoi vous êtes si charitable... Qu'est-ce que nous vous avons donc fait, mon bon Dieu ! qu'est-ce que nous vous avons donc fait ?

A ce moment, nous entendîmes un faible gémissement sortir de l'intérieur de la cabane, et une faible voix appeler :

— Jeanne... Jeanne.

— Mon homme... me voilà, — dit Jeanne en rentrant précipitamment dans la maison,

pendant que moi et Mme Raymond nous nous éloignons.

— Voilà pourtant près d'une année que chaque jour je passe devant cette misère, — dis-je à Mme Raymond, — et je ne la voyais pas plus que je ne voyais le riant tableau de la petite vallée... Ah ! madame ! qui m'a ouvert les yeux !... vous... vous... — ajoutai-je tout attendrie.

Nous étions alors à quelque distance du portail de l'église, je vis plusieurs femmes en sortir.

— Nous nous sommes attardées, — dis-je à Mme Raymond, — la messe est finie.

— Qu'importe ? — me répondit-elle en souriant, — ne venez-vous pas de prier Dieu aussi bien, peut-être mieux qu'à l'église ?

De retour à la Riballière, je reçus la visite de M. Laurent, le médecin. Il me donna les meilleurs renseignements sur mes protégés. Je le priai de se charger de l'achat de tous les médicaments nécessaires. Puis, j'eus une longue conférence avec Mme Raymond et Mme Claude, ma femme de chambre, au sujet de la confection des hardes de toutes sortes que je me proposais d'envoyer à ces pauvres gens. Il fallut que l'on vint nous avertir par trois fois que le déjeuner était servi, et nous allâmes rejoindre Jean, M. Charpentier et mon mari.

Sans être gaie, je me sentais le cœur si content, si léger, qu'au visible étonnement de M. Duplessis, je parlai... Il me parut trouver que je ne parlais pas absolument comme une sotte ; il m'écoutait en ouvrant de grands yeux. Ce petit succès m'enhardit, je me mis de plus en plus en confiance, ma langue se délia tout à fait, comme dit l'Écriture, et je finis, je crois, par faire la conquête spirituelle de M. Duplessis.

Il y a sans doute quelque chose de si flatteur pour nous dans une conquête (c'est ma première), que je sus très bon gré à M. Duplessis de s'être laissé conquérir ; il fut pour moi plus aimable, plus soigneux qu'il ne l'avait été jusqu'alors ; et depuis ce jour ce mieux a continué ; je me suis rappelé les paroles de Mme Raymond : — Transformez-vous... et vous transformerez votre mari... — Réellement... ce miracle serait-il possible ? Je commence à le croire.

Le fait est qu'à mesure que, comme *Peau d'Ane*, je dépouille ma sotte enveloppe, je vois changer les manières, le langage et jusqu'à la physionomie de mon mari ; lui, jusqu'alors si froid, si protecteur (c'est le mot poli, je ne veux pas dire dédaigneux), semble dire : — Je peux traiter d'égal à égal avec cette jeune tête blonde. — Il descend enfin de son piédestal pour se mettre courtoisement à mon niveau, et je t'assure qu'il gagne beaucoup à n'être plus vu de si haut.

En tournant de table (je continue le récit de ma journée), comme il faisait très chaud et

que la bibliothèque est une vaste salle au rez-de-chaussée où l'on jouit d'une grande fraîcheur, Mme Raymond proposa de faire une lecture, en attendant l'heure de la promenade ; en nous rendant à la bibliothèque, nous passâmes par la petite serre que mon mari a fait construire auprès du salon ; je quittai un moment le bras de Mme Raymond, en lui disant que je guettais depuis la veille la floraison d'un cactus dont la magnifique fleur, disait le jardinier, exhalait une délicieuse odeur de vanille.

— Tant que durera le jour, madame, — me dit en souriant M. Jean Raymond, — votre espérance sera trompée, cette fleur ne fleurira pas.

— Pourquoi donc ?... — lui dis-je en lui montrant le cactus ; — voyez l'énorme bouton, ne dirait-on pas qu'il va s'évanouir ?

— Jamais dans le jour, madame... ; tous les cactus *odorifères*... pardon du mot technique, et ce cactus *grandiflorus* (encore pardon de ce nom barbare) est de cette espèce, tous ces cactus, dit-il ne s'épanouissent jamais qu'après le coucher du soleil, et au point du jour... ils ont vécu.

— Cela est bizarre, monsieur Raymond, et vous êtes certain de cela ?

— Ma mère vous dira, madame, que pendant quelque temps je me suis passionnément occupé de botanique : je puis vous assurer que ce soir, car cette fleur est à terme, vous verrez cette assez laide enveloppe couverte de longues soies grises s'ouvrir en un magnifique calice d'un blanc d'argent à l'intérieur, et à l'extérieur d'un orange vif. Quant à la senteur de vanille qu'exalera cette fleur, ce parfum sera si fort qu'il pénétrera jusqu'au fond de votre salon.

— Et une si magnifique fleur ne s'ouvre que la nuit, et ne vit qu'une nuit ?

— Jamais davantage, — dit M. Jean ; — mais aussi, madame, quel éclat, quel parfum !

— Voyons, ma chère Albine, — me dit en souriant M. Duplessis — si vous étiez fleur, préféreriez-vous vivre quelques heures, admirée comme cette fleur magnifique... ou vivre longuement et ignorée, comme la marguerite des prés ?

— Il faudrait savoir, — lui dis-je, — si les fleurs vivent en égoïstes, pour elles seules, ou bien si, fières et coquettes, elles ont conscience de l'admiration qu'elles inspirent ?

— Donnons-leur cette conscience. — me dit mon mari. Quel serait votre choix ?

— Il me semble que la question est mal posée, — reprit gaiement Mme Raymond. — Moi, je dirais tout bonnement : Vaut-il mieux éblouir d'admiration pendant une heure et disparaître... que plaire toujours ?

— Mais qui éblouir ? madame, — dit mon mari ; mais à qui plaire ?

— A celui qu'on aime, — reprit M. Jean Raymond.

— Oh ! toi — dit en riant M. Duplessis, je te défends de parler d'amour.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu m'as déclaré que tu n'avais jamais aimé, que tu n'aimeras jamais, et que tu ne croyais pas à l'amour...

— Dieu merci, Fernand j'y crois... chez les autres.

— Mais chez toi ?

— Quand j'aimerais, il faudra bien que j'y croie.

— Bah ! bah ! tu n'aimeras jamais.

— Je l'espère bien, mon cher Fernand, car je serais, je crois, un triste amoureux. Mais tu as empêché Mme Duplessis de répondre à la question de ma mère ; vaut-il mieux éblouir d'admiration pendant un jour celui qu'on aime et disparaître... que de lui plaire sans cesse ?

— Il me semble que si l'on aime plus que l'on n'est aimée, on doit préférer plaire sans cesse, — dis-je à Mme Raymond, — et éblouir une heure si l'on aime moins qu'on n'est aimée.

— Au contraire, dit mon mari.

— Madame a raison, dit M. Jean.

— Mme Duplessis n'a pas tort, ni M. Duplessis non plus, ajouta Mme Raymond.

Je renonce à te rendre compte de ce débat, qui fut très gai, très animé, et qui dura pendant tout le trajet de la serre à la bibliothèque, où nous arrivâmes bientôt.

XLV.

(Suite de la lettre d'Albine.)

Lorsque nous entrâmes dans la bibliothèque, M. Jean parcourant des yeux un rayon de livres à sa portée, dit à mon mari : — Tiens, Fernand, l'on parle de l'immortalité de l'âme, j'y crois... Car voici qui prouve d'une manière palpable l'immortalité de l'intelligence, qui n'est qu'un reflet de l'âme : *Homère... Marc-Aurèle... Sophocle... Ovide... Rabelais... Montaigne... Lafontaine... Racine... Molière... Byron... Lamartine !...*

— Voyons, ma chère madame Duplessis, — dit Mme Raymond, — lequel de ces génies allons-nous prier sans façon de descendre de son immortalité pour passer quelques moments avec nous, humbles mortels...

— Je m'en rapporte à votre choix, madame.

— Madame, — me dit M. Jean, — voulez-vous entendre lire certains passages de l'*Alceste* du *Misanthrope*, comme vous ne les avez jamais peut-être entendus lire ?

— Sans doute, monsieur.

— Alors, priez M. Charpentier de prendre ce volume de Molière, — me dit Mme Ray-

mond ; écoutez-le ; et vous direz, comme mon fils et moi, que jamais la rude loyauté d'*Alceste*, sa vertueuse et amère indignation, n'ont eu de meilleur interprète que notre ami !

— Si madame Duplessis le désire, — me dit M. Charpentier sans se faire prier, — je ferai ce qu'elle voudra.

— A merveille, — reprit mon mari. — Mme Raymond voudra peut-être bien lire quelques passages du rôle de Célimène ?

— Ce serait très ambitieux à moi, — reprit madame Raymond en souriant, — et très au-dessus de mes forces. Cependant, comme après tout, l'autre jour, votre préfet m'a, ce me semble, trouvée supportable dans mon rôle de *marquise*, ma chère Albine, je donnerai la réponse à M. Charpentier, afin de compléter notre lecture.

— Voici justement deux éditions de Molière, — dit M. Duplessis en remettant un volume à Mme Raymond et un autre à Charpentier.

— Voulez-vous que nous vous lisions la scène d'*Alceste* et de Célimène, au 4^{me} acte ? — dit Mme Raymond en feuilletant le livre.

— Certes, madame, le choix est excellent, — dit M. Duplessis, — c'est une des plus admirables scènes du *Misanthrope*.

J'étais, je ne te dirai pas très inquiète, mais très curieuse de savoir comment M. Charpentier se tirerait de cette lecture ; je savais, par Mme Raymond, qu'il avait été longtemps artisan ; je me demandais s'il saurait supporter le poids de ce grand rôle ! eh bien, chère Hermance, le cœur, le naturel, la simplicité, ont une telle puissance, un tel prestige, que M. Charpentier nous fit un plaisir infini ; il est impossible de se montrer à la fois plus brusque, plus naïf et plus touchant. Il n'était pas jusqu'à la voix un peu âpre de M. Charpentier, jusqu'à sa figure rude, quoique empreinte d'une bonté sérieuse, qui n'augmentassent encore l'illusion et ne fissent de lui un excellent *Alceste*.

Quant à Mme Raymond, elle a dépassé tout ce que nous attendions d'elle ; mon mari semblait stupéfait de surprise et d'admiration ; cette admiration, cette surprise, je les partageais aussi ; car jusqu'alors, malgré la supériorité de son caractère et de son esprit, Mme Raymond s'était toujours montrée ce qu'on appelle : *bonne femme*, sauf le jour où elle avait si bien joué le rôle de *marquise* et de grande dame ; mais dans Célimène c'était non-seulement la grâce, mais la finesse, l'élégance la coquetterie personnifiées ; elle avait des inflexions de voix, des poses, des gestes, des airs de tête, des sourires, qui doubleraient encore son charme et sa beauté ; mon mari n'en revenait pas, et dans son enthousiasme perçait cependant une nuance de tristesse que je ne m'explique pas ; j'étais dans le ravissement.

Ah ! chère amie, quelle enchanteresse que cette Mme Raymond.

Non, vois-tu, Hermance, il faut renoncer à te donner une idée de sa grâce insinuante, en adressant à *Alceste* ces récriminations presque caressantes, empreintes cependant de cette nuance de douce révolte qu'inspire à une ame loyale un injuste soupçon. Aussi à peine eut-elle achevé de lire la scène, que mon mari s'écria :

— C'est admirable. Ah ! madame, vous me recommandez avec Célimène... Non, elle n'est pas coquette ! non, elle n'a pas écrit à *Oronte* ; non, non, elle aime sincèrement *Alceste*. Ce n'est pas une femme sans cœur, c'est une noble et adorable créature.

— C'est un blâme et non pas un éloge que vous m'adressez là, monsieur Duplessis. Mais voici pourquoi je l'accepte, — reprit en riant Mme Raymond ; — la fausseté, si parée qu'elle soit, me révolte tellement, et *Alceste* est un si vaillant cœur, qu'en effet j'ai dit ces vers, comme si je n'avais point écrit à *Oronte*, et comme si j'aimais réellement l'*homme aux rubans verts*. Mais la Célimène de Molière ne devait pas ainsi accentuer cette scène, et dans ce passage j'ai dit à faux : Célimène est une coquette, non de parti pris, non pour tourmenter méchamment *Alceste* ; mais elle a vingt ans... elle est adorée... adulée.

— Oh ! ma mère, permettez-moi de ne pas être de votre avis, — dit M. Jean, — Célimène a l'âme sèche... le cœur dur...

— Je le crois bien ! — s'écria M. Charpentier d'un ton de récrimination courroucée, — c'est une diabolique créature que la vraie Célimène ! elle joue avec moi comme une chatte avec une souris.

— Et vous, mon ami, — dis-je à mon mari, qui, après avoir exprimé son admiration à Mme Raymond, restait les yeux fixés sur elle avec une expression singulière, — qu'en pensez-vous ? croyez-vous la Célimène de Molière bonne ou méchante, malgré sa coquetterie ?

A mon grand étonnement, M. Duplessis tressaillit et baissa les yeux, comme s'il eût été contrarié d'être surpris par moi regardant Mme Raymond ; il répondit à ma question avec une évidente distraction. Bientôt après il nous quitta presque brusquement, prétextant quelques ordres à donner. Il fut convenu qu'il viendrait nous rejoindre à quatre heures pour faire une promenade en voiture. La sortie de mon mari n'était pas naturelle ; il était si visiblement troublé, distrait, que Mme Raymond s'en aperçut elle-même et me dit tout bas :

— Qu'a donc M. Duplessis ? Il nous a quittés d'un air singulier.

— Peut-être, madame, — lui répondis-je en souriant, — peut-être craint-il de vous fatiguer

de l'expression de son enthousiasme, et il va la dire aux prés, aux bois, aux nuages...

Comme après tout, cet incident n'avait rien de sérieux, nous l'oublîâmes bientôt. L'entretien continua entre Mme Raymond, son fils, M. Charpentier et moi, d'une manière fort intéressante de leur part, sur les diverses littératures ; grâce à l'heureux vagabondage de la conversation, nous arrivâmes à parler *Lamartine*, tu sais, notre poète favori ; j'en parlai avec tant de passion, que Mme Raymond me dit :

— Eh bien ! ma chère madame Duplessis, faisons du *Lamartine* ; c'est au tour de Jean à vous payer sa dette.

M. Raymond se leva, alla prendre un volume des *Harmonies poétiques*, et me le remit en me disant :

— Veuillez choisir, madame, et m'indiquer ce que vous voulez que je lise.

— Oh ! monsieur Jean, — lui dis-je, — il n'y a pas de choix, tout est bon à lire.

— Eh bien ! mon ami, — dit Mme Raymond à son fils, — ouvre au hasard...

Pendant que Mme Raymond parlait ainsi à M. Jean, il m'est venu une pensée bizarre. J'ai désiré qu'il ouvrît le livre sur une élégie d'amour, curieuse de savoir de quel accent il lirait ces vers, lui qui n'a jamais aimé et espère ne jamais aimer..., ainsi que venait de le dire mon mari.

Le hasard n'a pas répondu à mon désir, le livre s'est ouvert sur une harmonie intitulée *Bénédiction de Dieu sur la solitude*, et M. Jean a commencé de lire.

Je ne sais, Hermance, si tu te souviens du sujet de cette harmonie ? c'est la peinture de la vie solitaire, charitable, studieuse et un peu contemplative de quelques personnes réunies par une commune amitié. C'était, tu l'avoueras, d'un singulier et charmant à propos ; c'était pour ainsi dire notre journée poétisée.

M. Jean lut ces vers avec un charme infini. Je retrouvai là ses inflexions de voix si douces, si tendres, dont j'avais été déjà frappée ; elles devenaient presque musicales en lisant ces beaux vers, si légitimement nommés *Harmonies*. J'éprouvais une impression délicieuse en écoutant cette poésie, ainsi lue d'une voix suave et sonore. Cette ineffable mélodie me berçait ; il me semblait faire un rêve enchanté, entendre je ne sais quel divin génie nous glorifier, nous qui, réunis là, méritions aussi la *bénédiction de Dieu dans notre solitude*.

Hermance, je te l'avoue, un moment mon cœur s'est navré en entendant M. Jean lire avec un charme si mélancolique les douceurs de cette vie obscure, paisible et heureuse ; je me souvins que sa mère, lui et M. Charpentier, leur amie, étaient proscrits... Le danger planait toujours sur leurs têtes ; un hasard, une délation pouvaient les perdre... demain... aujourd'hui peut-être ! Quel courage, quel dé-

dain ou quelle habitude du péril avaient-ils donc tous trois pour s'oublier ainsi ?

Quel vaillant cœur que celui de Mme Raymond ! ne songeant qu'à moi, au milieu des tristes préoccupations dont elle doit être assaillie ; guidant mes pas dans cette voie nouvelle, où je dois trouver, où je trouve déjà, tu le comprends, d'après ma lettre, tant de satisfaction de moi-même, tant de sujets d'espérance !

Vers les quatre heures, M. Duplessis revint nous prendre, selon sa promesse, pour faire une promenade en voiture ; M. Jean et M. Charpentier s'excusèrent de ne pas nous accompagner. Ils préférèrent par prudence, selon leur habitude, ne pas sortir du parc, le signallement de M. Jean ayant été envoyé dans toutes les métairies du pays.

Je ne trouvai plus chez M. Duplessis la moindre trace de son trouble de la matinée, dont j'avais ignoré, dont j'ignore encore la cause. Je ne sais si la prédiction de Mme Raymond doit s'accomplir de tout point, et si ma transformation amènera celle de mon mari ; mais je dois convenir, que durant notre promenade, il se montra de plus en plus aimable ; il s'occupait même si exclusivement de moi, que dans mon inhabitude de ses soins empressés, de ses prévenances dont j'étais profondément heureuse, j'aurais craint d'y voir presque une affectation, si de temps à autre un regard ou un sourire significatif de Mme Raymond n'eussent pas semblé me dire : — que vous avais-je promis ?

Le fait est que mon mari n'était plus le même ; à mesure qu'il devenait plus cordial, plus affectueux, je devenais plus confiante, et il me paraissait vraiment aimable. Ordinairement, lorsque je faisais avec lui de ces longues tournées dans ses terres, il donnait ses ordres, causait avec ses métayers, mais m'adressait rarement la parole ; il fut au contraire ce jour-là très-causant, et nous intéressa beaucoup.

— « Envisagée d'un point de vue élevé, comme elle mérite de l'être, nous disait Mme Raymond, rien de plus beau que l'agriculture ; rien de plus attachant, je dirais presque de plus touchant, si l'on considère l'infatigable générosité de la terre, cette bonne mère nourricière, prodigue comme toutes les mères, donnant tout ce qu'elle peut donner, plus même qu'elle ne peut donner, jusqu'à ce qu'épuisée, desséchée par l'ignorance ou coupable avidité de ses enfants, la force productive lui manque.

— « Si, au contraire, on n'abuse pas de sa divine fécondité, et qu'on la traite avec ménagemens, avec amour, ajouta en riant mon mari, elle est inépuisable. »

Mme Raymond fut encore très-éloquente, lorsqu'elle nous montra la vie des champs, mêlée d'industrie, et relevée par toutes les jouissances intellectuelles, comme étant le but et le terme idéal de l'humanité.

« — Plus la civilisation et l'instruction générale feront de progrès. — disait-elle, — plus on s'éloignera de la vie factice et démoralisante des villes ; — puis elle ajoutait cette réflexion profonde : — « Que c'est seulement à la campagne que l'on connaît la véritable valeur de l'argent, en voyant que le prix de la plus minime superfluité, dix francs, par exemple, suffit dans nos pays à payer le travail d'un journalier pendant dix jours. »

Ces entretiens, qui te sembleront sans doute trop sérieux, Mme Raymond savait pourtant les rendre charmans, et surtout si bons, si salutaires au cœur, qu'on l'écoutait avec bonheur et reconnaissance.

Nous sommes revenus par la vacherie, au moment où les troupeaux rentraient aux étables, à travers une immense prairie çà et là ombragée de massifs de grands chênes ; le soleil baissait, et jetait une lueur dorée sur ces belles vaches qui marchaient lentement dans les hautes herbes, s'arrêtaient un instant à notre aspect, et attachaient sur nous leur grand œil tranquille et doux.

— Ne trouvez-vous pas ? — nous disait Mme Raymond, — que ces belles génisses personnifient la placidité, la générosité maternelle, lorsqu'avec leur patiente douceur elles laissent tarir leurs mamelles gonflées de lait ?

— Aussi, madame, — dit mon mari, — nos paysans appellent-ils avec raison les vaches, la vraie bonne bête du bon Dieu.

« — Et l'on va au Musée admirer des *Paul Potter* ! dit Mme Raymond. Voyez si jamais l'art le plus idéalisé approchera de cette réalité ; on passerait une heure à admirer un pareil tableau... Avouez enfin, monsieur Duplessis, — ajouta Mme Raymond en faisant allusion à l'un de nos derniers entretiens, — avouez qu'il est douloureux, qu'il est inhumain, que nous jouissons seuls de cet admirable tableau, que nous apprécions dans tous ses détails de poésie et de couleur, tandis que ce pauvre pâtre, qui pousse là-bas ce troupeau, devant lui, est comme un aveugle au milieu de ces beautés qui nous ravissent ? Où serait le mal qu'il eût, comme nous, conscience et jouissance de ce merveilleux tableau dont il est un des personnages ? Cela n'agrandirait-il pas son âme en l'élevant vers Dieu... créateur de ces magnificences ? »

Ah ! Hermance ! que Mme Raymond était belle et touchante en parlant ainsi !

C'est surtout lorsque cette adorable femme soulève des questions de cœur et d'humanité que l'expression de sa physionomie, de sa voix, devient irrésistible. Du reste, elle avait raison de vanter le tableau qui se trouvait sous nos yeux. Le plus grand artiste du monde eût été peut-être impuissant à reproduire ce *Paul Potter du bon Dieu*, comme, disait la mère de M. Jean, car il m'est impossible de

l'isoler d'elle ; il y a entre eux une telle conformité de pensées, de paroles et d'accent que, pour moi, entendre l'un ou l'autre, c'est tout un.

J'étais dans l'enchantement de ce tableau que j'avais cent fois regardé sans le voir. Ces superbes animaux, de couleurs variées, depuis le blanc argenté jusqu'au fauve doré, jusqu'au noir d'ébène... étaient disséminés dans la prairie ; le soleil en déclinant semblait jeter sur eux une sorte de glaucis vermeil, ainsi que sur l'herbe et sur les arbres dont le vert devient si éclatant à la tombée du jour ; la haute colline qui, au fond borne la vallée, derrière laquelle se couchait le soleil, se voilait d'une vapeur bleuâtre et dorée, tandis que les vitrages des bâtimens de la vacherie, construite en chalet, semblaient flamboyer sous la pente de son long toit de tuiles rouges.

Je te le répète, j'avais eu cent fois ce tableau sous les yeux, jamais il ne m'avait frappé.

Ce soir-là, — ainsi que le disait Mme Raymond, — j'aurais passé une heure dans cette contemplation qui me remplissait l'âme de calme d'admiration et de sérénité.

Nous revînmes à la Riballière pour dîner. Notre soirée compléta délicieusement notre journée : nous fîmes de la musique, Mme Raymond et moi ; je n'avais pas ouvert mon piano depuis si longtemps, que j'hésitais ; mais il fallut me rendre aux instances de nos amis ; j'avais plusieurs de nos fantaisies à quatre mains, tu sais, nos variations sur de ravissans motifs de la *Flûte enchantée*, de Mozart, que nous avons si souvent étudiés ensemble. Mme Raymond est au moins de ta force, chère Hermance ; aussi, près d'elle, comme près de toi, je ne suis qu'une écolière. Lorsque j'eus payé ma dette, Mme Raymond, dont la bonne grâce est inépuisable, consentit à improviser sur le thème de la *Dernière pensée*, de Weber.

Hermance, je t'assure que, sous la main de cette femme extraordinaire, le piano avait une voix d'une mélancolie si plaintive, que des paroles, eussent-elles été de Lamartine, n'auraient pas été plus significatives, plus parlantes que ce chant...

Nous étions sous le charme, elle-même en subissait l'influence ; un sourire navrant aux lèvres, ses grands yeux bleus légèrement humides, elle secouait de temps à autre tristement sa tête couronnée de ses magnifiques cheveux blonds, comme si elle eût assisté à ce pénible spectacle d'une âme qui s'éteint, qui lutte contre la mort, et tâche de se rattacher à la vie par une dernière pensée... pensée touchante comme le suprême effort du génie qui se meurt, déchirante comme son agonie.

M. Duplessis parut être moins expansif dans son admiration qu'il ne l'avait été le matin ; mais son impression n'en fut que plus profon-

de. Car, chose inconnue jusqu'ici pour moi, et dont je ne l'aurais jamais cru capable, je le vis pleurer. Pendant qu'il essayait furtivement ses larmes, je dis à la mère de M. Jean :

— Voyez donc M. Duplessis, combien il est ému... Cette larme n'est-elle pas le plus sincère des applaudissemens ?

— Je serais aux regrets de mon succès, — me répondit-elle, — si je devais laisser M. Duplessis sous une impression de tristesse, mais pour ne pas terminer ainsi notre soirée, demandez à mon fils de vous chanter la *Liberté aragonaise*, pâle traduction française, il est vrai, d'un admirable chant de guerre des Espagnols insurgés qui ont dernièrement combattu pour l'indépendance ; ce chant vraiment une couleur primitive et une énergie admirable ; un chef de partisans fusillé depuis et nommé *Romero Lopez*, a, dit-on, composé ces paroles sur un air populaire de l'Aragon, d'un caractère sauvage et fier. Vous allez en juger.

Je fis cette demande à M. Jean pendant que M. Duplessis restait silencieux et si absorbé, qu'il n'avait pas même adressé un compliment à Mme Raymond.

Ai-je besoin de te dire que M. Jean accéda à mon désir de la meilleure grâce du monde ? Tu le sais, Hermance, je suis peu guerrière, fort poltronne, et n'ai aucune des vaillantes qualités d'une Bradamante, d'une Clorinde ou autre amazone ; eh bien ! ce chant de bravoure et de guerre fut exécuté par M. Jean avec une telle énergie, il accentua avec un tel entraînement ce refrain, cependant bien banal ;

Entendez-vous ce cri de guerre !
Combatez pour la liberté !

que le sang me monta au visage. Pour la première fois, je compris ce que peut être l'héroïsme de la révolte, le fanatisme de la liberté ; rien de plus naturel, d'ailleurs, que la passion de M. Jean en chantant ce refrain de guerre, il exprimait ses propres sentimens, et cela non pas avec des éclats de voix ou avec des gestes violens, non, sa voix vibrait, mais à demi-voilée par une émotion profonde, presque religieuse.

Alors aussi je compris ce qui, jusque-là, m'avait paru étrange : M. Jean Raymond ne devait jamais aimer que sa mère et la liberté.

Telle a été cette journée, ma chère Hermance ; compare-la à ces jours sans fin que je trainais autrefois dans une léthargie stupide, et dis-moi si la mère de M. Jean n'est pas une fée bienfaisante ? Rien n'est changé autour de moi, et cependant tout a changé d'aspect : tout, jusqu'à mon mari, qui, depuis cette bion-

heureuse journée, se montra si gracieux, que je ne désespère plus de le trouver peut-être un jour en lui, tu sais ? ce tendre et gai compagnon de la fête de ma jeunesse !... Je n'ai pas encore, il est vrai, envie de l'embrasser, mais Mme Raymond est une si grande magicienne, que cette envie me viendra peut-être... Hé ! hé ! je ne dis pas non !

Sérieusement, dis, Hermance, quelle adorable créature que la mère de M. Jean. Ne la trouves-tu pas encore au-dessus de tout ce que nous en disait l'amie de ta mère ? Quel cœur, quel esprit, quelle intelligence supérieure ! et avec cela si simple, si affectueuse, si égale... Ah ! Hermance... Hermance, je conçois bien que M. Jean ayant le bonheur inouï d'avoir une telle mère... n'aime au monde qu'elle et la liberté...

Adieu, chère amie. Je me réjouis du plaisir que te causera cette longue lettre.

Prie Dieu et tous ses saints de venir en aide au miracle de Mme Raymond... afin qu'elle achève bien vite la complète et heureuse transformation de mon mari.

Je ne sais pourquoi cette transformation me semblerait, pour moi... un double bonheur... — Pourquoi un double bonheur ? me demanderas-tu.

— Je n'en sais rien... je pressens cela...

Dès que je serai mieux renseignée sur moi-même, je te l'écrirai bien vite.

Adieu... Je t'embrasse.

Ta très heureuse et très espérante amie,

A. D.

XLVI.

(Suite du Journal.)

Je deviens... Ma santé, presque entièrement rétablie il y a deux mois, s'altère profondément ; je suis en proie à une fièvre, à une surexcitation continuelle ; je dors à peine, et, si je sommeille, l'image enchanteresse de Mme Raymond vient troubler mon repos éphémère.

Au lieu de m'arrêter dans la voie fatale où le sort me pousse, je cède à l'entraînement de mon aveugle passion ; elle amènera quelque éclat terrible...

Il ne se passe pas de jour que je ne découvre un charme nouveau dans Mme Raymond. L'autre jour, que de grâce, que de finesse elle a montré dans cette lecture de Célime, et le soir, quand elle a touché du piano, quel goût ! quelle ame dans son exécution !

Dernièrement, nous avons lu le *Cid* de Corneille et deux fables de La Fontaine ; je ne sais ce qui m'a frappé davantage, ou de la manière de lire de cette femme extraordinaire, ou de la délicatesse et de l'élévation de son jugement sur Corneille et La Fontaine... ; et toujours si charmante et si belle.

Oui, belle, si adorablement belle, malgré son âge, que je la désire avec autant d'ardeur qu'il y a onze ans...

Eh ! que vient-elle me parler de ma femme ? me vanter sa jeunesse, son esprit, sa beauté ! Que m'importe, à moi, Albine ne m'inspire rien : il a fallu l'inconcevable influence, l'espèce de fascination que Mme Raymond exerce sur moi, pour m'amener à lui promettre sincèrement (j'étais sincère alors) de changer de conduite avec ma femme, de m'en faire aimer, de tâcher enfin de devenir son amant.

Un moment j'ai senti que là était le bonheur, le salut de mon avenir, et peut-être aurais-je tenu ma parole, si je n'avais eu chaque jour sous les yeux Mme Raymond, dont ma femme ne sera jamais qu'une pâle doublure, qu'une copie effacée.

Et pourtant, j'ai fait des efforts incroyables pour suivre les conseils de Mme Raymond, j'ai tâché d'être empressé auprès d'Albine, mais je n'ai pu feindre longtemps, je ne sens rien pour elle ; ce que j'essayai de lui dire d'aimable et de tendre, me semblait un vol fait à Mme Raymond.

Je n'ai pu continuer davantage un pareil rôle ; à chaque instant le cœur et la parole me manquaient.

Je ne m'abuse pas sur les conséquences de mon retour à ma première froideur envers Albine, elle doit en être d'autant plus blessée, plus humiliée, qu'elle avait d'abord sincèrement répondu à mes avances ; sa contrainte disparaissait, elle semblait si heureuse du changement qui s'opérait en moi, elle cherchait à me plaire à son tour, et ne demandait, j'en suis certain, qu'à m'aimer et à être aimée !...

Et voilà que soudain je redeviens envers elle le plus froid, plus glacial encore que par le passé. Elle n'a cependant jusqu'ici rien trahi de ses ressentiments... Il n'importe, la dissimulation est dans son caractère...

Ah ! l'occasion est belle pour Jean... Jamais je ne croirai que, malgré son indifférence apparente, vivant dans l'intimité d'une jeune et jolie femme, et qu'ayant remarqué, sans doute, ma froideur envers elle, et le dépit qu'elle doit, en éprouver, il ne songe pas à profiter des circonstances...

Eh ! mon dieu, qu'il en profite ! Qu'est-ce que cela me ferait à moi ? Est-ce que je songe à ma femme ? Je n'ai plus le loisir d'être jaloux, et je ne l'ai d'ailleurs jamais été que par orgueil ; je suis devenu insensible à la crainte du déshonneur, du ridicule ; toutes les forces vives de mon cœur sont concentrées dans ma folle passion, et j'emploie toutes les ressources de mon esprit à la cacher à tous les yeux, surtout à Mme Raymond. En cela, je crois réussir ; vingt fois cependant un aveu m'est venu aux lèvres ; mais l'épouvante m'a retenu... Je connais maintenant assez Mme

Raymond pour deviner d'avance sa réponse ; je l'entends me dire, sans colère, sans dédain, en souriant même, comme une bonne et honnête femme qui prend pitié d'un insensé :

« — Allons ! mon cher monsieur Duplessis, ne faites donc pas, de grâce, de ces mauvaises plaisanteries-là ; ménagez donc un peu la modestie d'une pauvre vieille femme de quarante-cinq ans qui a un fils qui est votre aîné ; promettez-moi donc de ne plus me parler de pareilles folies ; revenez à votre charmante femme qui, seule, est digne de l'amour que vous me faites l'insigne honneur de m'offrir, et restons bons amis. »

Oui, voilà ce qu'elle me répondrait, à moins qu'elle ne me dit avec un mépris écrasant :

« — Monsieur, vous me faites payer cher l'hospitalité que vous nous avez accordée : dans une heure, nous aurons quitté votre maison. »

C'est ainsi que serait accueilli mon aveu, je le sens, je le sais ; et pourtant je ne peux m'empêcher de l'aimer, de la désirer avec ivresse, avec fureur.

.....
Que faire ? que résoudre ? Je frémis en pensant que cette passion est de celles que l'on n'avoue pas à la femme qui l'inspire, et qui pourtant ne s'arrête même pas devant l'impossible.

.....
Oh ! que je souffre, mon Dieu ! que je souffre !

.....
J'étais bien certain que tôt ou tard je succomberais à cette honteuse tentation...

Qu'y ai-je gagné ?

— Ah ! il se réalisera, ce pressentiment qui m'obsède : — Cette passion furieuse aboutira à quelque abominable éclat. »

Rappelons nos souvenirs...

Peut-être en les voyant écrits, matériellement traduits, j'aurai honte de moi et je m'arrêterai sur la pente de l'abîme où je cours.

La chambre occupée par Mme Raymond offre une disposition particulière : l'un des panneaux de tapisserie de haute lice dont elle est tendue peut à volonté glisser dans une rainure, et découvre ainsi un étroit passage par où l'on peut secrètement s'introduire dans la chambre à coucher de Mme Raymond. Ce passage a boutit à un assez long couloir dont l'issue extérieure communique à une pièce de dégagement.

En désignant d'abord l'appartement aux tapisseries comme devant être occupé par Mme Raymond, j'avais surtout songé à la loger, ainsi que Jean et Charpentier, dans la partie la plus retirée de la maison, et dans un appartement

qui offrait, grâce au couloir secret, une issue très utile dans le cas extrême où, tout étant découvert, l'on serait venu chez moi pour arrêter mes hôtes.

A mesure que je cédaï à l'entraînement de mon amour, le souvenir de cette communication secrète me revenait malgré moi à la pensée. Enfin, ce matin, sachant Mme Raymond sortie avec Albine, j'ai fait le trajet du couloir ; arrivé au panneau mobile, je me suis assuré qu'il glissait librement dans la rainure ; puis, au moyen d'une imperceptible ouverture pratiquée dans la tapisserie, au long de la bordure, je me suis ménagé le moyen de voir et d'entendre tout ce qui se passait dans la chambre à coucher de Mme Raymond.

Ce soir, selon ma coutume, j'ai accompagné mes hôtes jusqu'à la porte de leur appartement ; puis, après avoir reconduit ma femme chez elle, je suis rentré chez moi.

Au bout d'une heure, pendant laquelle le cœur m'a battu cent fois plus violemment que lors de mon premier rendez-vous d'amour, j'ai suivi dans l'ombre le couloir secret. Au léger filet de lumière qui passait à travers l'ouverture pratiquée à la tapisserie, j'ai reconnu que Mme Raymond était rentrée chez elle, après être allée, selon sa coutume, causer quelques moments avec son fils. L'on montait chez lui par un petit escalier aboutissant à un grand cabinet de toilette dépendant de la chambre à coucher de Mme Raymond.

De l'endroit où j'étais caché, je voyais trois côtés de cette pièce ; au fond, l'alcôve ; en face, la cheminée, et, de l'autre côté, les deux fenêtres donnant sur le parc.

Debout devant la glace de la cheminée, Mme Raymond a commencé par ôter un bonnet très simple qu'elle portait, puis elle a dégraffé sa robe noire, qui, glissant à ses pieds, a mis à nu son cou, sa poitrine, ses épaules et ses bras. J'ai été ébloui... Le plus beau marbre grec n'aurait ni plus de blancheur, ni plus de pureté de contours ; mais ce que n'a pas le marbre, et ce que je n'avais jamais jusqu'alors vu chez aucune femme, c'était une peau si fraîche, si satinée, qu'elle avait cet éclat, ce poli brillant que l'épiderme conserve un instant lorsqu'il vient de baigner dans l'eau.

La lumière luisait et jouait sur cette large et ferme poitrine, sur ces belles épaules à fossettes, sur ces bras charmants, aussi fraîchement lustrés que si Mme Raymond fût sortie du bain une minute auparavant. Rien de plus délicieux que la courbe de ce cou d'un blanc nacré, où s'attachait très bas sa magnifique chevelure blonde, tordue derrière la tête en une natte épaisse à reflets dorés. Je ne sais si Mme Raymond éprouva un ressentiment d'orgueil involontaire en se voyant si belle encore, mais il me sembla que, debout devant sa glace, ses deux bras levés au-dessus de sa tête, pour